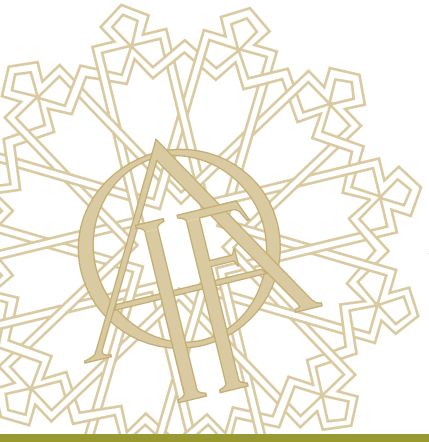
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 25 (1991), p. 289-304

Jean-Claude Garcin

Le Caire et l’évolution urbaine des pays musulmans à l’époque médiévale.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Jean-Claude GARCIN

LE CAIRE ET L'ÉVOLUTION URBAINE DES PAYS MUSULMANS À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Des recherches antérieures sur l'histoire de l'espace vécu en Égypte médiévale nous ont conduits à établir un rapport entre la transformation de l'espace égyptien global, la suite de ses organisations à travers le temps, et l'évolution du territoire urbain à Fusṭāṭ - Le Caire. Nous avons été amenés à distinguer trois époques : celle d'une extension urbaine réduite (VII-X^{e} siècles), puis une époque médiane de grand développement (X-XIV^{e} siècles), enfin, un temps de crise et de rétraction commençant à la fin du XIV^{e} siècle [1]. Dans chacune de ces étapes, la ville s'est développée en des directions différentes selon que les grandes voies qui menaient à elle déplaçaient leur tracé sur le territoire égyptien. Mais l'analyse du changement de la toponymie dans le tissu urbain nous a incité aussi à déceler une évolution dans sa nature, et il nous a semblé que la structure même des quartiers n'était pas sans rapport chaque fois avec d'autres éléments marquant l'étape atteinte dans le développement social. C'est un peu pour suggérer ces rapports que nous avons qualifié ces trois étapes de « ville gentilice », « ville des cavaliers » et « ville musulmane traditionnelle [2] ».

Nous voudrions ici préciser cette relation en nous demandant si cette évolution que nous nous sommes efforcés de montrer au Caire pouvait être prise comme un indice d'une évolution plus générale des villes dans les pays musulmans à l'époque médiévale, essentiellement dans le domaine arabe, même si très vraisemblablement on ne peut expliquer ce qui s'y passe sans faire appel à ce qui existe dans les domaines voisins, le domaine iranien par exemple.

Les réflexions qui suivent auraient peut-être mérité une plus longue réflexion avant d'être publiées. Mais nous avons voulu les dédier à la mémoire d'un jeune chercheur et d'un ami, Patrice Coussonnet, qui nous avait honoré de sa confiance. La maladie a

1. Cf. notre article « Pour un recours à l'histoire de l'espace vécu dans l'étude de l'Égypte arabe », *Annales ESC*, XXXV, 1980, et dans J.-C. Garcin, B. Maury, J. Revault et M. Zakariya, *Palais et maisons du Caire I, Époque mameluke* (*XIII^{e}-XVI^{e} siècles*), « Habitat médiéval et histoire urbaine à Fustat et au Caire ».

2. Cf. notre article « Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustat et au Caire ». *JESHO* XXXVII, 1984.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

eu raison de son courage, alors que paraissait sa seconde étude sur un de ces contes des Mille et Une Nuits qui font partie de la mémoire urbaine dans les pays musulmans de la Méditerranée [3]. C'est en pensant à lui que nous écrivons ces lignes.

* * *

Il y a peu de temps, Hichem Djaït a livré à la méditation de tous ceux que l'histoire des villes intéresse son beau livre sur *Al-Kūfa, Naissance de la ville islamique* [4]. L'ouvrage reprend l'essentiel d'une thèse soutenue il y a quelques années, dont l'article consacré à cette ville dans l'Encyclopédie de l'Islam par cet auteur donnait déjà la substance. Grâce à cet ouvrage, un large public aura découvert la joie qu'il peut y avoir à faire de l'Histoire à partir des sources arabes, une certaine allégresse de la réflexion sur le passé quand elle est conduite dans la liberté que donne la maîtrise des sources d'information et le don d'évocation qui caractérise le grand historien. Le lecteur n'aura pu qu'être frappé par la volonté de mettre en évidence un ordre urbain inscrit dans la topographie de la première Kūfa, ordre géométrique qui s'impose aux schémas accompagnant le texte, et par la question qui revient à plusieurs reprises dans le livre : comment est-on passé de cet ordre à l'enchevêtrement des ruelles et des impasses, qui caractérise la ville en pays musulmans au terme de son évolution? La réponse est cherchée dans une relation qu'H. Djaït décèle entre la civilisation islamique et la « structure labyrinthique » de la cité (p. 140) : « prédominance du caché et donc fermeture de la maison, spécialisation des lieux publics et leur localisation au centre et, plus tard, fractionnement en quartiers ». Ce passage d'un ordre géométrique et aéré, vite oublié, au labyrinthe ne peut évidemment résumer aux yeux d'Hichem Djaït, on le suppose, une évolution longue et complexe. Les quelques réflexions que nous voudrions présenter ici voudraient préciser ce qu'ont probablement été selon nous, certaines des grandes étapes de cette évolution.

Nous nous sommes efforcés de réfléchir sur la ville comme nous l'aurions fait de n'importe quel autre objet historique, résultat de l'action de causes multiples, de nécessités et de hasards. Nous nous sommes efforcés de ne pas lire son espace, au moins dans un premier temps (celui de l'analyse) comme la projection au sol de l'essence d'une civilisation qui a évolué au cours du temps et dont nous apprenons seulement à redécouvrir les transformations. En deçà de toute spécificité, le jeu ponctuel des choix politiques et des forces sociales s'est manifesté dans l'organisation du territoire urbain en domaine musulman, comme ailleurs, autant que les tropismes culturels.

La notion de ville retenue ici est purement opératoire et pratique : la ville médiévale est ce qui, en évoluant, a donné naissance à la ville moderne. On ne peut la définir par

3. P. Coussonnet, *Pensée mythique, idéologie et aspirations sociales dans un conte des Mille et Une Nuits*, IFAO, Le Caire, 1989, succédant à « Pour une lecture historique des Mille et Une Nuits. Essai d'analyse du conte des deux vizirs égyptiens », *IBLA*, 1985/1, n° 155, p. 85-115.

4. H. Djaït, *Al-Kūfa, Naissance de la ville islamique*, Paris, 1986, 340 p.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

une densité du tissu urbain, qui risque bien d'être un phénomène historique daté, remontant peut-être, dans son aspect qui nous est le plus familier, au début des temps modernes. S'il faut retenir un critère, il paraît sage de s'en tenir au plus simple, et de considérer comme ville toute agglomération regroupant des hommes qui ne vivent plus directement de l'exploitation sédentaire ou nomade du sol.

* * *

Le premier problème que rencontre l'historien des villes arabes est celui de l'héritage urbanistique. Avant la conquête, il y a des villes en Arabie et il y a des villes dans les pays qui vont être conquis et devenir musulmans. De multiples emprunts au passé ont été possibles; le problème est de savoir lesquels ont été réellement faits.

L'Arabie du sud a connu une civilisation sédentaire à base agraire où une population organisée en tribus, vivait en partie dans des agglomérations; l'enrichissement de cette population est issu de la pratique du grand commerce, mené en accord avec les nomades, caravaniers ou protecteurs de caravanes. Mais ces centres religieux et commerciaux étaient-ils déjà de vraies villes où une partie notable de la population aurait été déjà autre chose que des agriculteurs? Et que reste-t-il de ces agglomérations de l'Arabie du sud, éprouvées par la concurrence commerciale romaine, l'infiltration des nomades et les invasions éthiopienne et perse, au moment où les Arabes du Yémen vont donner tant de combattants et d'émigrants au premier empire arabe [5]? Par quel présent s'est transmise la puissance du passé? Moins anciens, les vestiges de Petra et de Madayn Ṣāliḥ, ou les ruines de Palmyre ont-elles pu nourrir d'autres méditations que celles du jugement de Dieu sur les peuples indociles?

Djābiyya, la capitale ghassanide, ou Al-Hīra surtout [6], celle des Lakhmides, dont Kūfa fut la proche voisine, voire la capitale du royaume de Kinda remise au jour par les archéologues séoudiens [7] ont dû fournir une tradition d'installation plus accessible parce qu'encore vivante. Mais déjà, on a là l'acclimatation en Arabie d'un modèle mésopotamien, hellénistique ou romain, dont les Arabes ont dû logiquement retrouver l'origine en s'installant dans le Croissant fertile. L'historien ne peut évoquer le premier urbanisme arabe sans imaginer le poids de cet autre passé : vieille tradition

5. Sur l'Arabie du sud, cf. Ch. Robin, « La civilisation de l'Arabie méridionale avant l'Islam » *in* J. Chelhod éd., *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation I, Le peuple yéménite et ses racines*, Paris, 1984. On sait que l'influence possible des Arabes du Sud sur l'installation dans des villes a été évoquée par J.-C. Vadet, « L'acculturation des sud-arabiques de Fustat au lendemain de la conquête arabe », *BEO* 22, 1969, et évidemment par H. Djaït, *Kūfa*, p. 196-197.

6. Cf. D. Talbot Rice, « The Oxford Excavation at Hīra », *Ars Islamica* I, 1934, p. 51-71, et autres publications de cet auteur (cf. M.G. Morony, *Iraq after the Muslim Conquest*, Princeton, 1984, p. 534).

7. Cf. ʿAbd al-Raḥman al-Anṣārī, *Qaryat al-Faw, A Portrait of Islamic Civilisation in Saudi Arabia*, Riyad, 1980.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

mésopotamienne de « villes » aux grandes avenues en damier, où les grands temples souvent possesseurs du sol attirent l'implantation des métiers autour de leur enceinte sacrée et voisinent parfois avec les palais [8]; apport hellénistique avec sa zone commerciale autour d'une agora, et ses espaces publics. L'historien sait pourtant qu'on ne peut plus penser que les arabes sont venus pervertir cet ordre là ni s'en inspirer parce qu'ils l'auraient trouvé encore vivant, et cela pour plusieurs raisons. Dans le domaine romano-byzantin l'enquête archéologique suggère son effacement dès la fin du IV[e] siècle [9]. À Constantinople les espaces publics sont envahis dès le V[e] siècle [10]. Puis ce fut au VI[e] siècle la crise démographique et une période sombre qui se prolonge jusqu'au milieu du VIII[e] siècle, que certains historiens de Byzance caractérisent par la « disparition des villes » [11]. Peut-on croire que la situation était très différente dans cette Mésopotamie sassanide dont on suppose qu'elle a inspiré les premiers projets urbanistiques arabes? Quel type de ville abritait ces communautés confessionnelles si fortes que les Arabes y ont trouvées et parmi lesquelles ils se sont insérés [12]?

Il n'est pas très prudent d'accorder à la tradition urbaine des pays conquis le statut de legs implicite inspirant les fondations des conquérants, voire même leur remploi d'espaces urbains, de types architecturaux ou décoratifs. Ce ne sont qu'appropriations par le vainqueur d'éléments qui changent alors de sens. La conquête a été une rupture de sens. Elle a résulté de la mise en mouvement de populations que les épidémies et les guerres n'avaient pas décimées. Elle a créé un espace démographique nouveau où la multiplication de centres urbains, même moyennement peuplés au départ, contraste avec l'atonie urbaine qui continue de marquer les pays byzantins de Méditerranée. Ces conquérants se sont organisés selon leurs propres façons de rendre l'utilisation d'un espace commun compatible avec des groupes tribaux différents à partir peut-être, de leur traitement des espaces sacrés de l'anté-Islam [13], comme ils l'avaient déjà fait à Médine.

8. Sans doute on ne peut qu'être frappé par la similitude entre la disposition de Hatra, telle que la montre la photographie aérienne (voir par exemple H. Stierlin, *Cités du Désert*, Paris, 1987, p. 185) et le plan de Kūfa reconstitué par Djaït; mais la grande zone centrale rectangulaire ne joue pas le même rôle que l'espace semblable situé au centre de Kūfa, même si on peut être tenté par des rapprochements (Djaït, *Kūfa*, p. 163).

9. Clive Foss (*Byzantine Cities of Western Asia Minor*, thèse, Harvard University, 1972, p. 403) situe alors l'apparition de la ville médiévale : « The late Antique city took on a medieval appearance with high walls, small and crowded dwellings and narrow streets which now became the focus of urban life ».

10. G. Dagron, *Naissance d'une capitale*, Paris, 1974. « Constantinople présente, bien avant l'Islam, ce trait caractéristique de la ville orientale » (p. 528).

11. Cf. essentiellement Cyril Mango, *Byzantium, The Empire of New Rome*, London, 1980. « It is a fact (though some historians still refuse to recognize it) that all round the Mediterranean the cities, as they had existed in Antiquity, contracted and then practically disappeared... The evidence for the collapse of the cities is largely archaeological » (p. 69, voir d'une façon générale p. 68-73).

12. Cf. M.G. Morony, *Iraq after the Muslim Conquest*, Part II, « People » et p. 518-520.

13. Cf. R. Serjeant, « Haram and Hawtah, the sacred enclave in Arabia », *Mélanges Taha Husayn*, Le Caire, 1962, p. 41-58.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

* * *

Fusṭāṭ témoigne du premier urbanisme arabe. C'est celui qu'Hichem Djaït étudie à Kūfa. Massignon avait depuis longtemps proposé une reconstitution du plan de Kūfa [14], grande agglomération figurée sous forme circulaire autour d'un « Meïdān » vide que jouxtent le Ğāmiʿ et le Qaṣr, et d'où partent les tracés séparant les lots tribaux; depuis les fouilles iraquiennes nous savons à quoi ressemblait le Qaṣr à la fin du VII[e] et au début du VIII[e] siècle [15]. Une lecture plus attentive de la tradition transmise par Tabari permet à Djaït de placer au centre une aire quadrangulaire (Sahn dans le texte) contenant à la fois le Ğāmiʿ et le Qaṣr ainsi qu'initialement le Sūq; et c'est une ville de même forme avec de grands axes orthogonaux, qu'il dispose tout autour. Cette régularité traduit peut-être par une géométrie un peu forcée ce qu'a dû être l'ordre initial. Mais le plus important n'est pas là. Djaït voit dans la fondation de Kūfa en 638, avec raison semble-t-il, l'expression d'un projet d'installation officiel et pensé, plus officiel que l'installation précaire et spontanée à Baṣra en 635; aussi il lit déjà dans la disposition de la ville l'affirmation d'un projet urbanistique qu'il qualifie d'islamique où la mosquée, le palais et les Sūq au centre s'isolent de l'aire de résidence comme on le verra par la suite dans la ville arabe d'époque ottomane [16], vite devenue la « ville traditionnelle ». La représentation graphique proposée enferme en effet les Sūq dans le centre comme s'ils n'avaient subi aucune attraction de la part d'axes de circulation reconnus comme importants dans l'analyse [17]. Mais que penser de ce « modèle »? Une telle disposition aurait-elle existé à Médine? Quant à la position centrale du Qaṣr, le déplacement du Qaṣr de Baṣra, initialement au centre de la ville vers le grand terrain du Mirbad, montre que cette disposition n'était pas sentie comme une nécessité. Les conquérants eurent-ils vraiment l'idée qu'ils devaient obligatoirement implanter au centre des villes qu'ils fondaient le Ğamiʿ et le Qaṣr? La collecte soigneuse faite par W.B. Kubiak de tout ce que nous pouvons savoir de Fusṭāṭ permet d'en douter : la taille réduite de la première mosquée de ʿAmr, qui ne fut pas prévue au départ pour être le Ğāmiʿ central, l'absence d'un véritable Dār al-Imāra dans les débuts, sont des faits connus depuis longtemps mais insuffisamment remarqués, et c'est le mérite de W. B. Kubiak de l'avoir fait [18]. Que signifient-ils, sinon qu'on ne ressentit pas alors l'obligation de cette organisation spatiale centrée dite « islamique » aujourd'hui?

D'ailleurs, on sait que les exemples d'installations ne se conformant pas au « modèle » sont multiples, de Nishapur en Iran, où Ğāmiʿ et Sūq s'installent normalement à côté

14. L. Massignon, « Explication du plan de Kufa », *Mélanges Maspéro* III, 1940, p. 337-360.

15. Muhammad Ali Mustafa, « Preliminary Report on the Excavations in Kufa during the third Season », *Summer*, 19, 1963.

16. A. Raymond, *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris, 1985, p. 172.

17. Cf. *Kūfa*, p. 110 et 261; le rôle de la Kunāsa. ce grand terrain au débouché de la route du Barīd disparaît totalement.

18. Wladyslaw B. Kubiak, *Al-Fustat, Its Foundation and Early Urban Development*, Le Caire, 1987, p. 129.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la ville iranienne avec sa citadelle, dans le rabad [19]; à la ville de Qūṣ que nous avons étudiée en Haute Égypte, où les éléments les plus importants de la vie islamique sont installés « hors de la ville », tout autour des vestiges de l'ancien temple pharaonique et des monuments chrétiens [20]; et jusqu'à Sousse au Maghreb où, sur le site d'un ancien port byzantin, la ville musulmane naît à l'abri d'un ribat de la fin du VIII[e] siècle, avec ses Sūqs, autour d'une vaste citerne ancienne [21], pour ne citer que quelques cas [22].

En fait, lorsque le « modèle » centré se dégage, il résulte moins d'une disposition clairement inscrite au sol que d'une utilisation des espaces disponibles, parfois d'une réutilisation. Il n'y a pas, de ce point de vue, une différence fondamentale entre le fonctionnement de l'espace à Kūfa telle que Djaït la reconstitue et celui de la Damas omeyyade. Le nouveau pouvoir s'y est naturellement installé à la place de l'ancien, dans la résidence du gouverneur byzantin devenue palais califien, et le Ǧāmiʿ a été finalement installé tout à côté, au milieu de la zone commerciale (et non l'inverse) qui s'était créée autour de l'enceinte de l'ancien temple. Un espace central apparaît ainsi; comme à Kūfa, les familles proches du pouvoir se logent autour de lui. L'espace central, ancien espace réaménagé, est donc d'abord l'espace du pouvoir (qui est évidemment musulman); et le Ǧāmiʿ est le lieu de rassemblement des membres de la communauté, pour prier, mais aussi, on le sait bien, pour délibérer (pendant encore un peu de temps), décider et administrer, voire recevoir ces ambassadeurs étrangers qui mesurent la puissance arabe à la splendeur de l'édifice [23]. À Fusṭāṭ l'espace centré s'est créé peu à peu, a émergé de la pratique urbaine dans le cadre d'un camp retranché installé pour le siège, tandis qu'à Damas il a remodelé la ville byzantine aux multiples paroisses et lui a rendu son unité. Rien ne découlait nécessairement de la topographie. Ce qui est différent à Damas, c'est l'absence de concessions données pour installer l'armée tout autour; le territoire urbain y est plus directement livré à l'installation des grandes familles et de leurs clients, plus immédiatement « gentilice » que dans les fondations de la conquête.

Enfin, à mesure que le pouvoir a davantage reposé sur l'appui d'une armée de métier, la « formule » urbanistique officielle s'est précisée : à Wāsit, construite à la fin du VII[e]

19. Cf. R.W. Bulliet, *The Patricians of Nishapur*, Harvard, 1972, p. 7; sur les villes d'Iran, voir J. Aubin, « Éléments pour l'étude des agglomérations urbaines dans l'Iran médiéval », in *The Islamic City*, éd. A.H. Hourani et S.M. Stern, University of Pennsylvania, 1970, p. 65-75, et dans le même volume, dans l'article de J.M. Rogers, « Sāmarra », p. 144.

20. J.-C. Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale : Qūs*, IFAO, Le Caire, 1976, p. 277.

21. A. Lézine, *Deux villes d'Ifriqiya*, Paris, 1971, p. 73 et 77.

22. On trouvera sur le paysage urbain de cette première époque l'inventaire dressé par A. Miquel dans *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du II[e] siècle*, IV, Paris, 1988, p. 202-252. On y est généralement, heureusement loin du modèle de la « ville musulmane ».

23. On connaît l'anecdote célèbre rapportée par Ibn al-Faqīh al-Hamadānī qui veut que le calife ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzīz ait fini par admettre que les richesses dépensées par al-Walīd pour ce monument l'avaient bien été dans l'intérêt de la Communauté, le jour où des ambassadeurs byzantins avouèrent qu'ils avaient compris en le voyant que la puissance arabe était solidement installée (*Muḫtaṣar Kitāb al-Buldān*, éd. De Goeje, BGA V, Leyde, 1885, p. 108; tr. H. Massé, *Abrégé du Livre des Pays*, Damas, 1973, p. 132-133.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

siècle, ville du maintien de l'ordre omeyyade en Iraq où déjà au centre, la surface du Qaṣr est le double de celle du Ǧāmiʿ; à Baghdad où, au milieu des concessions pour l'installation de l'armée abbasside, la disposition de la « ville ronde » comme le rappelle Djaït, construite autour du palais, s'inscrit dans la tradition de Kūfa et de Wāsit [24], mais d'où les Sūq sont bien vite exclus [25]; dans la Qāḥira fāṭimide enfin où après l'étape de Mahdiyya, l'idéologie des nouveaux califes influence peut-être la disposition du centre de la cité [26]. On ne trouve dans cette « formule », ni la centralité du Ǧāmiʿ qu'auraient eu à cœur d'afficher des princes qui n'avaient nul besoin de démontrer l'importance qu'ils attachaient à l'Islam (de quelque façon qu'ils l'aient conçu), ni la centralité de l'espace commercial qui s'affirme davantage dans les villes d'Iran [27]. On trouve la centralité des espaces de pouvoir, créés de toute pièce ou réaménagés, l'utilisation de l'espace étant ce qui lui donne sa vraie structure.

C'est donc autour des palais et des espaces de pouvoir que se sont développées les premières grandes agglomérations du monde musulman. Depuis le milieu du VIII^e^ siècle la conjoncture démographique est redevenue favorable. Des métropoles aux statuts politiques variables, Baghdad, Cairouan, Cordoue sont au centre de réseaux qui drainent vers elles les hommes et les ressources. Le IX^e^ siècle est l'époque d'émergence des nouveaux milieux urbains. Dès le début, ces agglomérations sont cosmopolites parce que les armées du pouvoir, maintenant armées de métier, qui sont installées dans les concessions selon des affinités souvent régionales ou ethniques, le sont; les effets des échanges commerciaux ou culturels ne sont venus qu'après. Ces agglomérations se développent de façon anarchique, étendant leurs installations sur le site à la suite du déplacement des palais ou des « villes » de pouvoir : à Baghdad d'une rive à l'autre du Tigre jusqu'à la grande Baghdad du début du X^e^ siècle [28]; à Cairouan, au rythme des créations émirales (Qaṣr al-abyad, 800; Raqqada, 876) ou califiennes (Sabra Manṣūriyya, 947), Raqqada et Sabra composant avec la vieille fondation de la conquête, vers la fin du X^e^ et au début du XI^e^ siècle encore, le centre distendu d'un espace politique et commercial [29]; à Cordoue où la vieille cité romaine est largement débordée de rabad plus grands qu'elle, auxquels s'ajoutent les « villes » nouvelles de « Madīnat al-Zahra » (936) et « Madīnat al-Zāhira » (979). Dans ces vastes rassemblements, le mot « madīna » ne désigne guère que des points de repères topographiques, des ensembles murés de surface généralement réduite, dont ne tient guère compte l'installation des sūq [30] et qui drainent vers leur Ǧāmiʿ

24. *Al-Kūfa*, p. 311-312.

25. J. Lassner, « The Caliph's personal Domain », *The Islamic City*, p. 117.

26. On sait qu'on peut lire dans le plan le Mahdiyya (A. Lézine, *Mahdiya, recherches d'archéologie islamique*, Paris, 1966) une disposition où deux palais, celui du calife et celui de l'héritier désigné, dessinent une place centrale que l'on retrouvera dans la Qāhira fatimide.

27. H. Gaube et E. Wirth, *Der Bazar von Isfahan*, Wiesbaden, 1978; H. Gaube, *Iranian Cities*, New York, 1979.

28. On se reportera aux études de Lassner résumées dans *The Shaping of Abbasid Rule*, Princeton, 1980.

29. Cf. M. Talbi, article « Kayrawān », *E.I.*^2^, IV, 1978.

30. Le phénomène est particulièrement net pour Baghdad et pour Cordoue (cf. E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*,

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

attaché au palais les populations voisines. C'est dans ces connurbations, ces séries de « villes » dont Ibn Khaldūn écrit [31] qu'elles étaient « contiguës et quasi continues » (*mutalāṣiqa mutaqāriba*) que s'est constituée, par échange entre les traditions des diverses communautés attirées là par le voisinage du pouvoir, la tradition urbaine du monde musulman médiéval, villes dont on peut à peine dire qu'elles étaient « musulmanes » tant les confessions y étaient diverses à côté de la communauté musulmane politiquement dominante, et qu'il n'y a guère de raison de qualifier d'« islamiques » car les marques de l'Islam ne sont pas ce qui apparaît le plus dans le paysage urbain. La capitale de l'Égypte a été elle aussi une de ces connurbations, avec ses pôles d'extension successifs, de Fusṭāṭ à Qāḥira, mais de moindre ampleur : si les dār des grandes familles dominent encore l'espace urbain, si on peut encore parler de « ville gentilice », c'est peut-être qu'à ce stade de l'évolution urbaine, ce n'est pas en Égypte qu'ont eu lieu les développements majeurs.

Ces grandes connurbations ont disparu lorsque les réseaux qui les faisaient vivre se sont défaits. Baghdad déjà, sous les Buwayhides au X^e^ siècle, Cordoue après la crise du califat et le siège de 1013, Cairouan après — l'imprudente dénonciation de l'allégeance fāṭimide qui avait maintenu la ville dans un ensemble cohérent et l'envoi des Hilaliens — soit après 1053, sont devenus des centres sans périphérie. Le modèle a éclaté dans les multiples capitales princières, de Shiraz à Alep, d'Isfahan à Séville et aux nombreuses cités de l'Andalus, essaimage des volontés d'autonomie politique, des traditions administratives, et des éducations, qui n'a évidemment rien d'un déclin. Seul, le réseau égyptien durablement installé sur le grand circuit des marchandises entre la Méditerranée et l'Océan Indien n'a pas été affecté par la crise des grands pouvoirs impériaux.

* * *

Nous avons appelé « ville des cavaliers », la grande époque médiane du développement de la capitale égyptienne. L'apogée se situe au début du XIV^e^ siècle, sous les premiers Mamelūks, mais la splendide ville qui s'épanouit alors grâce aux ressources de l'empire mamelūk investies dans son centre politique, n'est que l'expression d'une formule urbaine déjà relativement ancienne, le second « type urbain » qu'a connu selon nous le monde musulman. Nous en avions trouvé la manifestation dans une toponymie et une topographie particulières des quartiers, qui trahissent un urbanisme plus lâche, plus aéré, volontiers anarchique et rayonnant, répondant au besoin d'espace de ceux qui dominent alors la société, les cavaliers de l'armée. Ce second type urbain est né peu à peu, bien avant cette époque.

Étant donné le lien qui nous est apparu entre les capitales et les armées que le pouvoir installait dans les concessions autour des palais, les variations dans la composition de l'armée devaient logiquement figurer dans les nouveaux grands projets urbains. Et

Paris, 1953, III, p. 370); sur Cordoue, cf. aussi C.F. Seybold/M. Ocana, article « Ḳurṭuba », *E.I.*[2], IV, 1982.

31. *Muqaddima* (Bulāq), p. 343.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans l'urbanisme comme dans d'autres domaines, l'utilisation des cavaliers turcs a laissé sa trace. Il est par conséquent normal qu'on devine l'apparition d'une nouvelle façon d'aménager les villes dès le IX[e] siècle à Samarra entre 836 et les années 880, puis à Baghdad même, après le retour du califat dans cette ville, dans les quartiers neufs d'au-delà du Tigre [32]. Mais ceci supposait de vastes entreprises dont le califat n'eut bientôt plus les moyens, et les cavaliers turcs ne furent plus qu'un élément de la société militaire parmi d'autres après le fâcheux intermède samarrien. Ce ne fut qu'au XI[e] siècle après l'invasion seldjukide que se constitua avec le sultanat turc et les pouvoirs qui en dérivèrent, un pouvoir proprement turc. On constate alors que de nouveaux éléments apparaissent dans les paysages urbains : des hippodromes (déjà présents à Samarra) pour l'entraînement des cavaliers sont installés à Alep, à Damas puis au Caire; et surtout, à côté de la ville « indigène », est construite une citadelle (qal'a) pour servir de refuge éventuel aux nouveaux dirigeants : celle de Damas est aménagée par le turc Atsiz dès 1076, avant que Nūr al-Dīn ne fasse de même à Alep vers le milieu du XII[e] siècle, et Saladin en 1176 au Caire [33]. Cet isolement du pouvoir dans les citadelles, au-delà de grandes places qui souvent les séparent des villes, n'est tempérée que par les constructions des Dār al-'Adl, d'abord à Alep et Damas, puis au Caire, où se fait le contact, pour l'exercice de cette justice qui, dans la tradition islamique en général, et plus précisément encore dans la tradition iranienne, légitime d'abord le prince. Le paysage urbain change donc considérablement. On peut émettre l'hypothèse que cette installation des citadelles ne résulte pas seulement de la nécessité politique d'isoler les cavaliers turcs de l'agglomération indigène mais traduit aussi l'influence de la structure des villes dans les pays iraniens par où les régimes turcs ont transité avant de gagner les pays musulmans de la Méditerranée [34]. Enfin, un nouveau monument urbain apparaît, la madrasa. Il est lié également par ses origines au système de pouvoir seldjukide, mais dans le Proche-Orient arabe, il doit sans doute plutôt au climat religieux créé par Nūr al-Dīn et par ses héritiers politiques [35], d'être devenu au sein des villes de la zone syro-jaziréenne qui en sont alors

32. Voir les études de Rogers et Lassner citées plus haut.

33. J. Sauvaget, « La citadelle de Damas », *Syria*, 1930, p. 63; « Esquisse d'une histoire de la ville de Damas », *REI*, 1934, p. 457; *Alep*, 1941, p. 118-119.

34. On retrouve ces villes à citadelle du nord au sud du domaine iranien, de Bukhara au Kirman; on pourra trouver la description d'un modèle très voisin de traitement de l'espace urbain à Bam, avec sa citadelle séparée de la ville proprement dite par une vaste place, et face à la porte de la citadelle, un lieu de justice dans H. Gaube, *Iranian Cities*, p. 111, « In front of it (the Citadel) is a huge square. At its south side, opposite the Citadel gate, is an elevated terrace. Here, presumably, the governor or his deputy sat at times, heard complaints, and made decisions. Here too, most probably, punishments were meted out and honours bestowed ».

35. N. Elisseeff, « Les monuments de Nūr ad-Dīn », *BEO* XIII, 1949-1951, p. 5-39; *Nūr ad-Dīn*, Damas, 1967, III, p. 750 *sq.* J.E. Gilbert, « Institutionalization of Muslim Scholarship and Professionalization of the Ulama in medieval Damascus, *Studia Islamica*, LII, 1980, p. 105-134; R.S. Humphreys, « Politics and Architectural Patronage in Ayyubid Damascus », *The Islamic World, from Classical to Modern Times : Essays in honor of Bernard Lewis*, 1989, p. 151-174.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pourvues en nombre respectable à partir de cette époque, puis en Égypte, le monument qui justifia le plus visiblement les émirs cavaliers par l'attachement à l'Islam qu'ils affichaient.

Le Caire mamelūk constitue l'épanouissement de ce type urbain. Dans le nouveau cadre d'expansion créé pour la ville par la construction de la Citadelle ayyūbide, à distance des pôles anciens, l'afflux des revenus tirés de tout l'ensemble mamelūk que les émirs investissent dans la capitale, donne au phénomène une ampleur qu'il n'a pas connue ailleurs, et la dispersion des quartiers neufs qui en est la conséquence, ajoute un caractère supplémentaire à cette ville des cavaliers, en exprime en fait d'une façon plus lisible la vraie nature.

Mais les villes de l'Orient musulman ne sont pas seules à avoir connu ces transformations. En Occident aussi, le paysage urbain évolue de façon assez semblable et pour des raisons analogues. À l'hégémonie turque répond celle des Berbères et dans les deux cas, c'est un système politique et culturel nouveau qui est inauguré, où l'élément ethnique n'est qu'un élément parmi d'autres.

L'accession au pouvoir de princes berbères est antérieure au XI[e] siècle en Occident, de même qu'en Orient on trouve des princes d'ethnie turque avant les Seldjukides; et en Occident comme en Orient on ne voit pas que la seule origine ethnique des princes ait suffi à donner à leurs créations urbaines un caractère particulier. Pour autant qu'on puisse s'en rendre compte, la fondation d'Achir par le Ziride Buluggīn à la fin du X[e] siècle, utilise les dispositions d'un terrain montagneux pour rattacher au périmètre des murailles, un piton nécessaire à la défense de la ville, mais il n'y a pas à proprement parler de citadelle [36], et en dépit de son nom, la Qal'a des Bani Ḥammād achevée par Ḥammād b. Buluggīn vers 1010, présente une disposition analogue où les palais ne s'isolent pas de la ville [37]. En va-t-il déjà un peu différemment quelques années plus tard à Grenade lorsque pendant que finit de se défaire la puissance du califat de Cordoue, d'autres Zirides, de mercenaires deviennent princes indépendants, et y fondent à proprement parler la ville musulmane et lui donnent sa structure fortifiée [38]? Il s'agit encore plutôt, d'une réaction ponctuelle aux troubles qui agitent Grenade. Comme en Orient, la nouvelle formule urbaine paraît être née dans un grand mouvement donnant une nouvelle

36. Cf. L. Golvin, *Le Maghreb central à l'époque des Zirides*, Paris, 1957, p. 59-60.

37. *Ibidem*, p. 102-104. Les hauteurs du Takerboust sont inclues dans la muraille mais ne sont pas occupées par une citadelle. Le quartier des Jarāwa, qui est isolé à l'est du reste de la ville par un mur d'enceinte, même s'il abrite des milices dans lesquelles il y avait peut-être des soldats chrétiens, constitue un quartier séparé, non une citadelle; les palais (palais des Émirs, palais de l'Étoile, palais du Salut) sont dans la ville.

38. Sur les circonstances de la construction de la vieille Alcazaba de Grenade, voir A. Huici Miranda, article « Gharnāta », *E.I.*[2], II, p. 1038; on trouvera un plan de la ville dans R. Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1231-1492)*, Paris, 1973, *in fine* fig. 3. Comme les hauteurs d'Achir ou de la Qal'a des Bani Ḥammād, l'éperon rocheux de l'Alhambra où il y a une fortification, est nécessaire à la défense de la ville, mais ce n'est pas encore une citadelle; en revanche, déjà le prince se fortifie dans l'Alcazaba. Mais ce n'est qu'une réponse à des circonstances politiques troubles, ce n'est pas encore un système.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

structure aux sociétés et à leurs espaces, même s'il est bien évident qu'elle n'a pas surgi du néant.

Pour l'Occident, c'est au grand mouvement de réforme berbère qu'il faut songer. Les mouvements almoravides et almohades ont paru répondre à une volonté de réforme si semblable à celle qui a servi à justifier le régime seldjukide en Orient qu'on a imaginé d'impossibles contacts, ou projets de contact, entre leurs grandes figures, Yūsuf b. Tāshufīn ou Muḥammad b. Tūmart et Ghazālī, celui qui a le mieux exprimé les orientations nouvelles de l'Islam en Orient. C'est le mouvement de réforme berbère qui vers la fin de la première moitié du XI[e] siècle, crée un espace politique nouveau, des pistes commerciales du Sahara occidental aux frontières nord de l'Andalus, suivant un grand axe Sud-Nord remplaçant la direction d'Est en Ouest qu'avait suivi jusqu'ici la progression des systèmes administratifs, politiques et culturels. Ces réformateurs armés venus du désert ou de la montagne furent aussi des créateurs de villes. Les Almoravides ont-ils été influencés par les premières agglomérations rencontrées, la vaste Sigilmasa ou Aghmāt [39]? Les villes berbères ont-elles inspiré le modèle comme ont pu la faire en Orient les villes iraniennes? Quoi qu'il en soit, en Occident s'affirme alors peu à peu un type nouveau de villes qui sont comme en Orient des villes à citadelles, nommées ici Qaṣba, et qui abritent également les représentants d'un pouvoir d'origine différente (hommes voilés ou montagnards de l'Atlas) de celle des populations dominées, soumises à une réforme religieuse qui justifie la mise en place des nouveaux dominants.

Paradoxalement c'est à Marrakech, fondé après 1060 que ce nouveau dispositif est le plus difficile à retrouver sur les reconstitutions dont nous disposons jusqu'à maintenant pour la ville almoravide [40]. Peut-être n'est-il apparu que peu à peu, là aussi d'une pratique de l'espace autant que d'une disposition au sol, comme jadis une autre pratique avait pu naître à Fusṭāṭ ou Damas. Il semble ainsi, que lorsque Marrakech s'organise sous ʿAlī b. Yūsuf b. Tāshufīn au début du XII[e] siècle, alors que la ville proprement dite regroupe les concessions aux hommes des tribus autour d'une mosquée centrale, le palais (l'ancien Qaṣr al-Ḥagar aggrandi) prend ses distances au-delà de la vaste place de la Jama al-Fna. Le phénomène se répète après que la ville soit devenue almohade en 1147. Comme si l'on avait été tenté de revenir sur cette coupure entre le palais et la ville, la mosquée de la Kutubiyya fut construite près de l'ancien palais, attirant autour d'elle un nouveau sūq serrant de trop près le pouvoir. Celui-ci finit par se transporter dans une qaṣba édifiée au-delà des remparts entre 1185 et 1190 : il ne lui manquait pour inciter à la comparaison avec l'Orient, ni l'hippodrome officiel pour les démonstrations des cavaliers, ni à l'intérieur, la madrasa où se faisait l'instruction des cadres almohades. La qaṣba de Marrakech devait servir de modèle à la qaṣba de Tunis.

39. Sur Sigilmassa, voir la thèse de Mohammed El-Mellouki, *Contribution à l'étude de l'histoire des villes médiévales du Maroc. Sigilmassa des origines à 668/1269*, thèse dactylographiée, Aix-en-Provence, 1985. On peut également penser à l'influence d'Aghmāt (cf. cet article par E. Lévi-Provençal in *E.I.*[2], I.

40. Le plan donné par G. Deverdun (*Marrakech, des origines à 1912*, Rabat, 1949) est de lecture fort difficile.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Au-delà de cette interprétation que nous proposons de cette évolution urbaine de Marrakech, les grandes lignes du phénomène apparaissent clairement. Le pouvoir apporte toujours à la ville sa structure, mais c'est un pouvoir nouveau, et c'est en fonction de sa marque sur le territoire urbain, la citadelle, que se dispose la ville. À Fès, c'est après la conquête almoravide en 1069 et la construction des remparts et de la qaṣba, que se fait l'unité urbaine; par la suite, la tentative almohade de se passer de qaṣba fait long feu, et les Mérinides ajouteront encore en 1276 une nouvelle qaṣba, Fès Jdīd. À Tunis, la petite capitale des Banū Ḫurassān ne trouve aussi son unité qu'après l'installation des Almohades en 1160 et la construction des remparts et de la qaṣba; c'est à partir de la qaṣba que s'articule par la suite l'extension des faubourgs ḥafsides [41]. À Grenade enfin, l'aménagement de l'éperon de l'Alhambra en ville de pouvoir à partir de 1238, donne à la ville son aspect définitif, et là encore, sert d'appui à l'extension d'une partie des faubourgs aux XIII[e] et XIV[e] siècles [42]. On peut parier que les hommes de ce temps devaient trouver quelques ressemblances entre ces villes de palais qui à Grenade comme au Caire dominaient l'autre ville; au Caire comme à Grenade, la construction d'une citadelle et de remparts avaient marqué un nouvel essor. Quant au rapprochement entre citadelle (qal'a) et qaṣba, il est explicitement fait par Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī à propos des Ḥafsides de Tunis [43].

En dépit du gigantisme relatif du Caire par rapport aux autres villes de cette époque (on se souvient de l'étonnement d'Ibn Khaldūn lorsqu'il y arrive en 1382 alors que la crise a déjà frappé la ville), l'évolution qu'a connue la capitale de l'empire mamelūk s'inscrit donc bien dans l'histoire générale du phénomène urbain en pays musulman. Même les habitats, si différents en Égypte et en Occident musulman, ont dû répondre au même accroissement de la demande et connaître des innovations parallèles : on s'est efforcé de le montrer pour Fès qui est au XIV[e] siècle la grande ville de l'Occident, celle qui, par son dynamisme, paraît la plus proche du Caire [44]. Le monde musulman médiéval de la Méditerranée (on doit introduire cette restriction pour ne pas ignorer l'Iran mongol) était alors à son plus haut degré d'expansion démographique et matériel. Les échanges ont augmenté en volume : ils ont perdu cette allure de traits d'union exotiques qu'ils avaient dans le monde des marchands pionniers du X[e] siècle, et ils creusent au sein des tissus urbains ces zones commerciales où on construit les grands sūqs qui marquent désormais tellement la ville, qu'on ne concevra plus par la suite qu'une ville en pays musulman ait pu être disposée autrement. La richesse s'investit dans le sol urbain

41. Sur Tunis ḥafside, voir R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Ḥafsides, des origines à la fin du XV[e] siècle*, Paris, 1940, I, p. 338-357. On trouvera l'illustration du rôle joué par la qaṣba dans le développement urbain, dans le schéma de Lézine, *Deux villes d'Ifriqiya*, p. 149.

42. On consultera le plan de Grenade donné par Rachel Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1231-1492)*, Paris, 1973, fig. 3.

43. Cité dans Al-Qalqashandī, *Ṣubḥ* V, p. 138.

44. J.-C. Garcin, « Quelques questions sur l'évolution de l'habitat médiéval dans les pays musulmans de Méditerranée » in *L'Habitat traditionnel dans les pays musulmans autour de la Méditerranée* 2, Le Caire, IFAO, 1990, p. 369-385.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

par des intermédiaires plus nombreux, émirs mamelūks ou familles de la nomenclatura almohade et leurs descendants, puis leurs héritiers des sultanats d'Occident. Parmi leurs constructions, les mosquées et autres bâtiments religieux marquent désormais le paysage et couvrent de l'aval communautaire les fortunes (éphémères ou transmissibles) des puissants du jour. On peut placer entre le milieu du XIII^e^ et le milieu du XIV^e^ siècles, le second grand essor urbain du monde musulman de Méditerranée. Il efface les traces du premier lorsqu'il affecte des sites où elles existaient encore, si bien qu'il est difficile aujourd'hui de reconstituer les topographies antérieures; seuls subsistent (pas toujours) les monuments les plus vénérables. La mémoire archéologique des grandes villes « historiques » du monde musulman, remonte peu souvent au-delà. En revanche, la structure urbaine qui apparaît à cette époque va durer.

* * *

La troisième étape de l'histoire de la capitale égyptienne à l'époque médiévale, est selon nous atteinte au XV^e^ siècle, sous les Mamelūks circassiens. Après la Grande Peste de 1349, et surtout après la crise de 1374-1375, puis celle du début du XV^e^ siècle, on retrouve un mouvement de diminution du nombre des hommes, que le monde musulman avait oublié depuis le VIII^e^ siècle. On sait que l'Occident chrétien est frappé du même mal. Dans le monde musulman, on en connaît les conséquences : amenuisement des ressources, fragilisation des pouvoirs, rétraction des villes où moins de richesses trouvent à s'investir, alors que la population ne diminue pas pour autant, de nouveaux citadins issus des campagnes venant chercher en ville plus de sécurité et combler les vides créés par les épidémies. Un nouvel équilibre est atteint dans le second quart du XV^e^ siècle grâce aux ressources du commerce d'Extrême-Orient que les sultans égyptiens exploitent comme le feront plus tard d'autres gouvernements européens, plus heureux, avec le trafic des Amériques, alors que la crise démographique continue.

Nous avons dit quelles en furent, selon nous, les conséquences pour le Caire : le territoire urbain se restreint; il n'est plus dominé par les émirs cavaliers, et pour n'avoir pas compris la marche du temps, les cavaliers mamelūks seront vaincus par les fantassins ottomans et leurs armes à feu. La ville se recompose suivant la disposition des nouvelles routes du commerce; elle devient plus dense et l'habitat doit se serrer davantage et, par conséquent, se fermer. Les quartiers commencent à ériger leurs portes et à devenir autonomes (à cette époque, et même un peu plus tard, également en Syrie, et non au X^e^ siècle dès la fin des temps « classiques » comme le voulait J. Sauvaget [45]). Les destinations des quartiers, économique ou résidencielle, se distinguent. Les « minoritaires » se regroupent à part, car ils sont maintenant vraiment minoritaires et les signes de l'Islam s'imposent, bien que le nombre des madrasas et des mosquées diminue, du fait des moindres

45. « Esquisse d'une histoire de la ville de Damas » (*REI*, 1934, p. 451) bien exprimé par N. Elisseeff, « Damas à la lumière des théories de Jean Sauvaget » (*The Islamic City*, 1970, p. 173), et repris par lui (« Corporations de Damas sous Nūr al-Dīn », *Arabica*, 1956, p. 64).

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ressources disponibles. L'Azhar devient la « Grande Mosquée ». Sous l'effet de la crise, la « ville des cavaliers » n'est plus. La « ville traditionnelle » est née.

Cette évolution du Caire est-elle représentative? Il nous a semblé qu'on pouvait répondre par l'affirmative pour les villes syriennes, bien que ces transformations semblent être intervenues un peu plus tard en Syrie. Mais en Occident musulman? On laissera de côté Grenade qui se gonfle de réfugiés. De quand date la « ville traditionnelle » au Maghreb? L'islamisation de la population urbaine y est antérieure et résulte de l'action des Almohades. En Occident aussi, les pouvoirs sont devenus plus fragiles et la ville n'a plus le contrôle des accès du commerce dont elle vivait. Le changement a été spectaculaire car lorsqu'un certain équilibre fut restauré au XV^e^ siècle, ce ne fut plus au profit du même pouvoir et de la même ville installée sur un passage obligé comme le Caire, mais, parce que les routes du commerce s'étaient déplacées, c'est la puissance hafside qui profita de l'évolution, et donc Tunis. L'État « makhzen », le bien nommé, trouva dans les ressources du commerce, ses forces de survie. La ville connut au XV^e^ siècle une sorte de renouveau où l'influence cairote est notable dans le style des monuments [46]. Cela n'est pas suffisant pour en déduire qu'une évolution semblable s'y est produite. Les études dont nous disposons jusqu'ici ont tendance à confondre l'étude de la ville au XIV^e^ et au XV^e^ siècle dans une même approche et à n'étudier que le résultat global du processus de croissance. Une remarque d'Adorne, un voyageur du XV^e^ siècle, laisse penser que la ville a resserré ses faubourgs autour d'elle [47] après la crise du XIV^e^ siècle et que la seconde étape de la croissance a été toute relative. Les résidences sultaniennes du Bardo au XV^e^ siècle ou de La Marsa, au début du XVI^e^ ont été voulues comme des résidences de banlieue, des résidences d'été [48], non comme le point de départ de possibles extensions du tissu urbain. On peut donc émettre l'hypothèse que les villes d'Occident ont connu une évolution semblable à celle des villes d'Orient, et trouver dans la connaissance que nous avons du Caire, une problématique nouvelle pour aborder l'histoire urbaine du Maghreb au XV^e^ siècle. On ne peut aller au-delà.

Qu'est-ce que cette « ville traditionnelle », déjà semblable à la ville d'époque ottomane [49] par bien des aspects? Est-ce la « ville islamique »? Si l'on veut entendre par là que la majorité, parfois la quasi-totalité des populations urbaines est maintenant convertie à l'Islam, et que la réponse à leurs besoins religieux s'affirme dans le cadre urbain de même que la présence des églises, des chapelles et des maisons d'ordre religieux à usage caritatif ou à tout autre usage, s'impose dans les villes chrétiennes de ce temps-là, c'est l'évidence.

46. Abdelaziz Dawlatli, *Tunis sous les Hafsides, Évolution urbaine et activité architecturale*, Tunis, 1976, en particulier p. 213, 227.

47. Adorne écrit : « Les faubourgs ne sont pas comme à l'ordinaire, en manière d'ailes, mais ils sont entièrement occupés et contigus, sans aucun espace vide entre eux » et un autre commentateur des années 1580, « ils touchent presque les murailles de la ville » (cité en Dawlatli, *Tunis sous les Hafsides*, p. 139).

48. Cf. J. Revault, *Palais et Résidences d'été de la région de Tunis*, Paris, 1974, p. 22-26.

49. Telle que la décrit A. Raymond dans *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais parle-t-on pour autant de « ville chrétienne »? Pense-t-on vraiment que le statut différent du religieux et du communautaire dans les deux religions apparaît à cette époque dans la disposition des cités ?

Peut-être veut-on dire que le monde musulman vit dans un contexte général de croissance démographique et matérielle limitée, voire de déclin (d'où la durée des structures urbaines mises en place, devenues « traditionnelles » faute d'avoir été remplacées par un essor nouveau)? Peut-être veut-on dire que ce monde connaît une situation où les États se sont affaiblis, n'ont plus les moyens de grands soutiens militaires (qui, on l'a vu, avaient tant compté dans l'édification des précédentes villes) et ne réussissent plus parfois à imposer leur autorité qu'à la ville et à son territoire proche, par l'action de ses administrateurs devenus des notables? Peut-être pense-t-on alors que ces hommes qui vivent de la rente du sol qu'ils peuvent encore contrôler et du commerce honnête, du service du prince et de l'enseignement des sciences islamiques ou de positions de magistrats qui veillent à l'application de la loi religieuse, vont modeler une ville autour des sūqs et de la mosquée, et parce qu'ils mesurent désormais leur respectabilité à leurs connaissances de sciences surtout religieuses, et justifient par là leur prééminence sociale, le caractère islamique de cette ville sera exalté? Alors oui, cette ville est une « ville islamique »! Elle est le produit d'une Histoire et d'une conjoncture où l'Islam est utilisé à des fins de légitimation sociale plus qu'il ne l'a jamais été jadis par les califes ou les émirs. Mais elle n'est pas la traduction enfin réalisée d'un ordre islamique fondamental. L'évolution aurait pu être tout autre.

Et elle était effectivement autre alors dans d'autres lieux du monde musulman. On ne pense pas que Mehemmed II se soit inspiré de semblables considérations lorsqu'après avoir pris ce qui restait de Constantinople aux Byzantins en 1453, il voulut reconstruire la ville. Et la nouvelle capitale du monde musulman de Méditerranée ne fut sans doute pas moins « islamique » que d'autres villes soumises [50]. Dans cette seconde partie du XV[e] siècle, Hérat qui est la grande capitale de l'Iran timuride, ne connaît pas la rétraction des villes du monde musulman de Méditerranée. Comme au VII[e] et VIII[e] siècles, lorsque les villes de l'empire arabe contrastaient par la vigueur de leur essor avec celles du domaine chrétien, Hérat provisoirement au centre de ce nouvel État pastoraliste, éclate en faubourgs, en sūqs et en jardins et multiplie ses mosquées, ses madrasas, ses hanqas et ses mausolées. Ce sont là sans doute les signes d'un Islam que personne ne conteste, mais bien davantage encore, des fondations princières, voire le cadre provisoire et commode des épisodes d'une vie de Cour et non des points d'encrage de la puissance des notables religieux [51]. Ni le Caire, ni les villes de l'Occident musulman n'ont alors connu cette évolution.

50. Sur ce point, voir H. Inalcik, article « Istanbul » in *E.I.*[2], IV, p. 237-242. Sur le résultat, voir R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII[e] siècle*, Paris, 1962, ch. II et III et p. 452-467.

51. Cf. H. Gaube, *Iranian Cities*, p. 58-61.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

* * *

Parce que la capitale égyptienne est issue des fondations du premier empire arabe avant de devenir à son tour le centre d'un espace isma'ilien, puis celui de la résistance musulmane aux menaces venues de l'Ouest et de l'Est, son histoire est mêlée à toute celle de la partie arabe du monde musulman médiéval. Qu'elle en témoigne ou qu'elle la guide, l'évolution urbaine de ces pays peut être lue dans sa propre histoire. Nous sommes convaincus qu'à la période de son expansion la plus brillante (eu égard à l'état du monde qui l'entourait), c'est-à-dire pendant la première période mamelūke, des façons de construire, d'habiter, de vivre ont été inventées au Caire, et qu'elles ont peut-être davantage duré, ont eu plus de portée donc, que des formules antérieures trouvées à Baghdad, Cordoue ou Cairouan. Les difficultés des temps qui ont suivi en ont été malheureusement la cause.

Mais dire cela, c'est aussi limiter l'extension de la zone dont l'évolution cairote peut être considérée à bon droit comme représentative : ce sont les pays musulmans proches de la Méditerranée, liés par un même destin démographique et matériel. C'est à l'évolution urbaine de ces pays-là et de ceux là seulement (et sans doute pas tous si on pense aux pays ottomans), que renvoie l'histoire du Caire, à leurs traditions sociales, culturelles et religieuses qui ont pris dans cet ensemble, en ces temps-là, les formes que nous leur connaissons.

AnIsl 25 (1991), p. 289-304 Jean-Claude Garcin
Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans à l'époque médiévale.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net